



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle

25 | 2002

Le temps et les historiens

Luc CAPDEVILA et Danièle VOLDMAN, *Nos morts. Les sociétés occidentales face aux tués de la guerre (XIXe-XXe siècles)*

Paris, Éditions Payot et Rivages, 2002, 282 p.

Odile Roynette



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/447>

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 240-243

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Odile Roynette, « Luc CAPDEVILA et Danièle VOLDMAN, *Nos morts. Les sociétés occidentales face aux tués de la guerre (XIXe-XXe siècles)* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 25 | 2002, mis en ligne le 19 juin 2004, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/447>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

Luc CAPDEVILA et Danièle VOLDMAN, *Nos morts. Les sociétés occidentales face aux tués de la guerre (XIXe-XXe siècles)*

Paris, Éditions Payot et Rivages, 2002, 282 p.

Odile Roynette

Dans cet ouvrage ambitieux et synthétique Luc Capdevila et Danièle Voldman, tous deux historiens de la Seconde Guerre mondiale, entendent répondre à cette question essentielle et pourtant si longtemps négligée : qu'est-ce qu'un tué à la guerre ? Derrière l'apparente simplicité de l'interrogation se cachent en réalité une série de problèmes qui intéressent tout autant les spécialistes de l'histoire de la guerre que ceux de l'histoire des sensibilités. Comment et en fonction de quels facteurs la catégorie des morts à la guerre a-t-elle évolué pendant la période contemporaine ? Que faire des corps de ceux qui sont tombés au cours des combats ou à la suite des opérations de bombardement ou d'occupation qui les encadrent ? Que révèle ce traitement du rapport à la mort des sociétés occidentales ? Quelles ont été les formes prises par le deuil public et privé et comment l'expression sociale de l'affliction due à la perte a-t-elle évolué ? Autant de questions stimulantes regroupées par les auteurs dans un essai qui se veut à la fois une synthèse des travaux récents consacrés à la mort et à la guerre en Occident pendant le XIX^e et le XX^e siècles et une tentative de lecture plus personnelle des conflits qui ont émaillé cette période.

La thèse de Luc Capdevila et Danièle Voldman est celle de l'émergence, avec l'avènement de la guerre industrielle et de la mort de masse dès le milieu du XIX^e siècle, d'un dispositif particulier de traitement des morts de la guerre et de construction de la mémoire publique qui associe hommage privé et collectif au moment où s'affirme, comme l'ont naguère souligné Philippe Ariès et Michel Vovelle, un processus de mise à distance des morts du monde des vivants entamé depuis le siècle des Lumières. La guerre aboutit ainsi à maintenir de manière paradoxale une familiarité des sociétés occidentales avec les cadavres alors que --les guerres les plus récentes du XX^e siècle l'ont bien montré-- tout

est entrepris, notamment dans les médias, pour effacer la présence de la mort. L'espace retenu par les auteurs comprend l'Europe occidentale, l'Amérique du Nord et le Cône Sud, cette partie du sous-continent américain qui fut le théâtre depuis le milieu du XIX^e siècle de guerres sanglantes trop souvent oubliées. L'un des mérites de l'ouvrage est d'élargir la perspective à ces conflits terriblement meurtriers sur lesquels des travaux récents, malheureusement trop rarement traduits, jettent un peu de lumière. À titre de simple exemple, rappelons que la guerre de la Triple Alliance qui opposa de 1866 à 1870 le Paraguay au Brésil, à l'Uruguay et l'Argentine réunis se solda par la disparition de 80 % de la population masculine paraguayenne, une véritable hécatombe. La saisie de l'évolution des rapports de ces sociétés avec la mort de masse est envisagée à partir du milieu du XIX^e siècle lorsque se situe le passage aux conflits de l'âge industriel. La guerre de Crimée (1853-1856) et la guerre de Sécession (1861-1865) constituent à ce titre un point de départ qu'on aurait néanmoins volontiers replacé à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle au moment où s'affirment, en particulier en Europe, non seulement l'intériorisation de l'idée de consentement au sacrifice patriotique mais aussi sa diffusion à l'ensemble de la population masculine en âge de porter les armes *via* la conscription. Quoi qu'il en soit, c'est tout d'abord la définition des morts à la guerre qui est alors considérablement modifiée. Tandis que jusqu'au milieu du XIX^e siècle les soldats constituaient les principales victimes des conflits, la proportion commence de s'inverser à partir de cette date pour faire la part belle à celle des civils décimés par les maladies, les privations ou les bombardements. D'autre part, le pourcentage des tués ou des blessés sur le champ de bataille du fait de la précision et de la puissance des armes nouvelles tend à s'accroître sensiblement par rapport aux morts par maladies, carences ou mauvais traitements traditionnellement les plus nombreux. Ainsi jusqu'en 1870, moins d'une mort sur cinq était provoquée sur un champ de bataille alors que la proportion est inversée en 1914. À cet égard les auteurs restituent bien l'importance du conflit franco-allemand de 1870-1871 durant lequel les caractères de la guerre totale qui vont s'affirmer en 1914-1918 (extension du champ de bataille à la société tout entière et effacement des lois dites de la guerre) sont déjà présents. Ces pistes, qui soulignent la nécessité pour les dix-neuviémistes d'approfondir et de renouveler l'historiographie de ce conflit, doivent nous inciter à réexaminer le postulat, repris par les auteurs, consistant à placer cet affrontement du côté des guerres anciennes pour mieux mettre en valeur la rupture opérée à partir de 1914. Sans remettre en cause le caractère radicalement neuf du premier conflit mondial, il importe à notre sens d'intégrer plus pleinement la période 1870-1871 dans un processus de radicalisation de la violence de guerre qui s'affirme ensuite de manière terrifiante pendant le XX^e siècle.

L'une des conséquences les plus immédiates de l'augmentation de la masse des morts et des blessés depuis le milieu du XIX^e siècle fut le besoin de mieux les identifier et de doter les dépouilles d'une sépulture individuelle. Avant 1914, rappellent les auteurs, les combattants et tout particulièrement les hommes de troupe étaient soit abandonnés soit enterrés à la hâte dans des fosses communes creusées sur le champ de bataille ou à proximité. La guerre de Sécession rompt cette tradition et voit s'affirmer le souci d'inhumer les corps dans de vastes cimetières ou dans des ossuaires dont l'entretien incombe désormais aux États belligérants. À cet égard, l'ouvrage relève à nouveau le rôle pionnier de la guerre de 1870-1871 à l'issue de laquelle les gouvernements français et allemand s'engagent à entretenir les tombes des militaires. C'est par ailleurs aux États-Unis que s'affirme d'abord l'exigence d'une reconnaissance individuelle des défunts en dotant pour la première fois les soldats d'une plaque d'identité et, autant que faire se

peut, d'une sépulture particulière. En Europe, l'évolution est plus tardive. La France accorde à ses soldats un médaillon d'identité en maillechort en 1881 mais son port ne s'impose progressivement qu'à partir de la Première Guerre mondiale alors que le traitement individualisé des cadavres l'emporte à partir de 1915 en France et de 1917 au Royaume-Uni. La volonté de préserver les dépouilles et d'honorer le sacrifice de ceux qui sont tombés au champ d'honneur explique et conforte cette attention portée au cadavre qui se traduit aussi par le souhait des familles de rapatrier auprès d'eux les restes de leurs disparus. Pendant la Grande guerre le souci de restitution des corps aux familles l'emporte du côté américain et français même si, en raison du nombre important de disparus et de corps non identifiés, il ne fut pas toujours possible de satisfaire ces demandes, alors que les Britanniques et les Allemands font majoritairement le choix de laisser le corps de leur(s) proche(s) sur les lieux des combats. À ce propos, on aurait aimé mieux comprendre si ces choix relèvent de systèmes de représentations ou d'un rapport à la mort différents ou s'ils sont le fruit des circonstances ou bien encore le produit d'une décision arbitrairement imposée.

L'hommage collectif des nations meurtries par la guerre accompagne de plus en plus étroitement l'hommage privé rendu aux défunts. Les auteurs, qui font la synthèse des nombreux travaux menés sur le deuil, la mémoire et la commémoration, soulignent la création, là encore dès le milieu du XIX^e siècle aux États-Unis puis après 1870 en Europe, de vastes cimetières de guerre et de monuments aux morts, l'apparition d'associations du souvenir --l'association du Souvenir français créée en 1887 afin de perpétuer le souvenir des morts de la guerre franco-allemande par Xavier Niessen, un Alsacien resté Français, fait à cet égard figure de modèle-- ou l'essor de liturgies pour les défunts, alors que l'apparition du soldat inconnu au centre des dispositifs du souvenir au lendemain de la Grande guerre manifeste l'émergence d'une nouvelle sensibilité à l'égard de la mort de guerre.

Parallèlement à cette affirmation de l'hommage aux morts, les auteurs mettent en valeur la progression des pratiques transgressives (pillage des cadavres, découpe d'un morceau de corps, essorillement, mutilations sexuelles) qui visent à nier la dignité des morts, à jeter la terreur parmi les vivants et à entraver leur travail de deuil. Dès le milieu du XIX^e siècle, en dépit de l'évolution du droit international qui s'attache principalement au sort des blessés, des malades et des prisonniers, l'agression par les vivants du corps des morts n'est pas rare, notamment pendant les périodes d'invasion, dans les phases de repli ou dans les périodes de répression. L'ombre de la guerre coloniale sur laquelle il reste tant à écrire pèse ici de tout son poids, mais c'est surtout au XX^e siècle, avec l'émergence de systèmes totalitaires qui mettent en œuvre l'anéantissement de l'adversaire, que de telles pratiques se diffusent jusqu'au paroxysme que constitue le génocide des Juifs européens puisque l'effacement de toute trace de l'existence de ce groupe humain et de sa mémoire devient alors le but assigné à la guerre et non plus une de ses plus effroyables conséquences.

Au total cette riche synthèse révèle la diversité des travaux qui s'efforcent d'appréhender dans toute sa complexité un phénomène qui constitue une des dimensions essentielles de la vie des sociétés à l'époque contemporaine. L'essor spectaculaire du nombre des tués à la guerre, l'extension du front à l'ensemble de la population (femmes et non-combattants) et la déshumanisation croissante des pratiques guerrières ont suscité, au sein des sociétés qui en étaient victimes, une réponse qui repose sur l'affirmation de l'hommage privé et de la reconnaissance publique. L'ouvrage souligne le rôle matriciel du XIX^e siècle dans

l'émergence de ce processus et ne peut qu'inciter les spécialistes de cette période à poursuivre et à élargir leurs tentatives pour mieux comprendre le phénomène guerrier.